

Chapitre 1

Ce matin, j'aurais voulu rester chez moi avec ma femme et mon fils. Ce samedi de l'année 1986, j'aurais mieux fait de rester dans mon lit. Si Franck n'avait pas pris de faux congés maladie, je serais en train d'enlacer ma femme au lieu d'être dans le train, assis vers le fond, vêtu de mon uniforme gris. La tête appuyée contre la vitre sale de traces de doigts ou de moustiques aventureux qui ont finis sur le verre du train, je ressentais chaque vibration, chaque obstacle que comporte le chemin de fer. Et je regardais, sans vraiment

regarder, les paysages de la ville de Pripiat. Mon regard était – et je le sentais – perdu dans le vide, tout comme mes pensées d'ailleurs.

Dehors, il y avait une multitude de parcs munis de balançoires, de tourniquets ou de bancs sur lesquelles se trouvaient des mères regardant leurs enfants. Je distinguais aussi des séries de maisons et de bâtiments, de crépit ocre, cannelle ou blanc. Le train croisa également des jeunes étudiants et des personnes allant travailler.

Mon attention fut retenue par un homme debout devant un lampadaire encore allumé vu l'heure précoce. Un homme à la redingote plus sombre que la nuit elle-même. Il avait un chapeau même ment noir sur la tête et une canne en bois au manche plaqué d'or et d'argent. Il semblait regarder le train et sans vouloir devenir paranoïaque, j'aurais plutôt tendance à croire qu'il *me* regardait. Mais avant que je ne plonge mon regard plus profondément sur cet individu, quelque chose d'inattendu me fit sursauter ; une main bandée s'était posée sur mon épaule.

Cette main, je le découvris par la suite, appartenait à un grand homme âgé d'environ quarante ans qui fumait un gros cigare plus gros que son majeur. Il portait une barbe proéminente semi-grise, semi-blanche, sans oublier ses sourcils

broussailleux. C'était Albert, un ami du labeur.

Après avoir pris conscience qu'il n'y avait aucun danger immédiat, je jetai un coup d'œil dehors dans l'espoir d'en apprendre plus sur l'homme, mais hélas, nous étions déjà bien loin de la place où je l'avais aperçu.

Albert s'assit en face de moi et me fixa avec ses gros yeux marrons. Il passa une main dans ses cheveux et me dit:

- Ça va ?
- Oui, répondis-je, et toi ?
- Ah ! soupira-t-il en ôtant sa veste en jean pour en mettre une grise, tu fait allusion à ma main ? Ce n'est rien.

Sur son badge était écrit « Albert M. – Service Réacteur 1 – Centrale V.I Lénine ». Avec James, Julie et moi, il est l'un des dirigeants de la centrale dans laquelle j'exerce depuis belle lurette.

- Juste une petite entorse, reprit-il, c'est la vie...

On parcouru le chemin et on arriva devant les béantes portes en verres de la Centrale Lénine. Le parking était immense, le souterrain aussi, les gardes très sérieux dans leurs costards noirs et les parois en métal, très brillantes.

À l'intérieur, elle accueillait les gens dans un vaste hall, très lumineux. Tout droit, un

ascenseur en service public (du moins ceux qui rentrent) entouré d'escaliers. À gauche et à droite, d'autres ascenseurs (cette fois pour – uniquement – le personnel) et une multitude de portes et de pancartes indiquant les chemins à prendre dans ce dédale nocif à la santé et à l'environnement.

J'allais parler à la femme se trouvant derrière le comptoir d'accueil lorsqu'une voix assez familière m'interpella.

– Adam ! Adam ! criait-elle

Ça, c'est moi. Je me retourne et me retrouve nez à nez avec mon chef, *le* chef de la centrale: M.Ruchtz.

– Bonjour, lui dis-je.

– Oui, bonjour, répondit-il en souriant, j'aurais un petit service à te demander...

Je hausse un sourcil en attendant la suite qui vient :

– Il me faudrait, pour mon bureau, certaines babioles que tu pourrais trouver à la petite boutique au coin de la rue. Tu sais la rue qui descend le long du gymnase à côté de la poste ou de la piscine...

– Et donc ? m'impatientai-je, que faut-il que je vous ramène ?

Il esquissa un sourire par dessus le précédent.

– Cela veut dire que tu acceptes ? se réjouit-il

en mettant en avant son accent Russe, parce que vois-tu, les personnes qui viennent aujourd'hui sont de très grands personnages !

- Oui c'est bon, j'accepte. Que faut-il ramener ?
- Tiens, dit-il en me tendant une feuille de papier froissée.

Je me rendis à la boutique du coin et je lus rapidement la liste de M. Ruchtz. Il me demandait un boulier, un vaporisateur d'huiles essentielles et une montre à gousset. En passant au premier rayon, je trouve une multitude de montres avec ou sans bracelet et gousset. J'en choisis une et passe devant les vêtements. Je trouve dans ce rayon une ceinture en cuir. Une ceinture comme celle qu'a toujours voulu mon fils. Je la prends et passe à la suite. Je trouve sans problème le vaporisateur, les huiles et le boulier.

De retour à la Centrale, je montai les escaliers et pris le couloir de droite dont la porte était décorée d'une pancarte « INTERDIT ». C'était le couloir de la direction.

Je trouvai M. Ruchtz assis sur son coussin posé sur sa chaise, devant son ordinateur sur son bureau, vide. Seuls quelques stylos avaient l'infime droit de siéger à environ dix centimètres

du clavier. Ses tiroirs étaient biens fermés, ses rideaux bien organisés et la poussière, totalement inexistante. Je restai bouche bée, vêtu de mon vieux et sale uniforme gris et ma casquette de fonctionnaire. Je n'osai pas bouger de peur que le paysage me rejette.

– Tu as fini ? dit le Chef.

– Euh... oui.

Il attrapa le sac que je tenais du bout des doigts et l'ouvrit pour déverser son contenu sur sa banquette impeccablement nettoyée. Il prit les objets un par un, les considéra, les tourna et retourna dans ses doigts et les posa sur son bureau non sans les avoir dépoussiérés.

– Le boulier, marmonna-t-il, le vaporisateur, la montre à gousset, la ceinture...

Il regarda bizarrement la ceinture que j'ai oublié d'enlever du sac.

– La ceinture ? répéta-t-il, pourquoi une ceinture ?

– En fait, expliquai-je, elle est pour mon fils, j'étais en train de prendre la montre lorsque je l'ai aperçue.

Il me la tendit et me fit sortir.

À l'heure du déjeuner, il y a un monde fou. On peut les voir à travers les fenêtres de la salle de repos. Ils débarquent et déchargent les camions

pleins à craquer de fournitures. Je met ma fourchette dans le tupperware contenant des légumes. J'avale mon café et prends mes dossiers pour aller contrôler le réacteur quatre, celui qui m'est affecté tandis qu'Albert me surprend une nouvelle fois.

- Qu'est-ce-que tu fais ? me demande-t-il.
- Je vais jeter un coup d'œil au réacteur, répondis-je.
- Encore ?
- Je ne l'ai pas fait aujourd'hui, rétorquai-je en le poussant de mon chemin.
- Viens avec moi d'abord, sourit Albert, on a un truc à te montrer.

Derrière lui il y a James et Julie, ils ont le sourire jusqu'aux oreilles.

- Bon, soupirai-je, vite fait.

Albert jubila et me conduisit dans une salle m'étant inconnue. Une sorte de salle des portraits. Un portrait pour chaque dirigeant, pour chaque PDG, pour chaque conseiller ou membre important. Je reconnus celui de M. Krasnov, celui qui m'a embauché et celui de M. Ruchtz, notre dirigeant actuel. À côté du sien se trouvait un portrait masqué par un drap rouge. Albert tira dessus et laissa voir la dernière photo : la mienne.

- Pardon ? dis-je, incrédule. Pourquoi j'y

suis ?

- Tout bonnement puisque tu as été élu chef ou plutôt *sous*-chef car Ruchtz est encore là.

Il me laisse le temps de digérer l'information.

- J'ai été élu par qui ?
- Par l'assemblée des Directeurs, répondit Albert en bombant le torse, et j'en fais parti avec James, Julie, Ruchtz et un gars.
- Un gars ?
- Oui c'est Bart je crois...

Je regardai par-dessus mon épaule pour regarder Julie et James.

- Merci, dis-je.

Plus tard dans la journée, je pris la ceinture et décidai de faire une petite excursion chez moi. Sur la route, je croisai un homme de petite taille qui m'aborda.

- Bonjour monsieur, dit-il en réajustant ses lunettes tombantes, sauriez vous où se trouve la centrale Lénine ?
- Oui elle est derrière moi, répondis-je, mais pourquoi ?
- Y a-t-il eu un *accident* ?
- Un accident ? Non ! Mais qui êtes vous d'abord ?

- Merci au Seigneur de ne pas m'avoir envoyé en retard, cria-t-il en regardant les nuages.
- En retard pour quoi ? m'énervai-je en le bousculant un peu.

Il me regarda et il devint sérieux.

- Rien. Ne faites pas attention. Bientôt vous comprendrez...

Il devint inquiet et ajouta :

- Ou pas...

Totalement perdu dans les propos de cet homme, une image se forma dans ma tête: cette homme est un conspirateur d'un soi-disant accident qui aura lieu dans la centrale. Et s'ils voulaient la détruire ? Ils ont prévus de la faire sauter ! D'un geste vif je donnai, à contrecœur, la ceinture au coupable et m'élançai vers la centrale en espérant que rien ne se soit produit.

Quand je fus de retour dans la salle de repos, il n'y avait personne. *Ils sont sûrement au travail*, songai-je. Je me rendis donc dans le bureau de M. Ruchtz. Je toquai à la porte et rentrai sans attendre que l'on me dise de le faire. Je laissai tomber mes bras quand j'aperçus le chef avec trois autres personnes. Voilà forcément les *personnages* dont il me parlait tout à l'heure.

- Adam ? demanda le chef en laissant couler

une seule goutte de sueur le long de son front dégarni.

- Il y a un problème avec la centrale, dis-je.
- Un problème que tu ne peux pas régler? En tant que sous-chef ? ajouta-t-il.

Je réfléchis. Si je me suis trompé et que j'arrête sa réunion, je perds mon poste. Si ce n'est qu'un tout petit problème, c'est vrai que je peux me débrouiller. Il n'y a qu'une seule solution au problème que j'ai : me débrouiller tout seul.

- Si, répondis-je, je peux le régler tout seul.
- Alors tu peux disposer, sourit M. Ruchtz.

Je me retirai et courus (encore une fois) jusqu'au hall d'entrée du réacteur quatre. Celui que j'étais censé contrôler trois fois et que je n'ai pas contrôlé.

Je me protège et entre. Je m'avance aux ordinateurs. Les compteurs virent aux rouge. Je me suis royalement trompé sur l'homme. Ça doit être un voyant qui savait qu'un accident allait se produire.

J'examinai les écrans et le matériel et je remarquai qu'il y avait une fuite. Merde. Je me souvins que lorsqu'une fuite se présente et que le programme est défaillant, une explosion est tout à fait plausible.

Un employé passa devant moi en buvant un

soda, l'air insouciant. Je l'attrapai violemment par la chemise et le plaquai contre le mur. Pendant mon enfance, j'ai pratiqué tous les sports de combats que je connaissais.

- Alors là, tu risques gros ! criai-je, tu a le droit de boire *ça* ?
- Non...geignit-il.
- Et tu sais qui je suis ?
- Non...
- Le sous-directeur de la centrale.
- Ah...
- Tu sais ce qui est en train de se produire en ce moment au réacteur quatre, c'est-à-dire celui-ci ?
- Non...*monsieur*...
- Une fusion l'ami, dis-je, une *fusion*.

Il ne réagit pas. Il posa sa canette et avala péniblement sa salive.

- Va prévenir le chef, lui dis-je en le poussant contre la porte. Et dépêche-toi !

Il se mit à courir et je me tournai pour regarder le plafond. Je montai les échelles et découvris qu'il y avait effectivement une fuite de gaz et de substance contenant de l'uranium. Je descendis de mon observatoire et croisa les haut-placés que l'employé est allé chercher.

- Que se passe-t-il ? demanda l'un d'eux.
- Une fu...fusion, bégaya le jeune employé, je vous l'ai déjà dit.

Il se rapprocha des écrans et écrit une formule sur le clavier. Il y eut un *bip* continu et une alarme retentit d'abord dans la salle du réacteur, puis dans les couloirs environnants, pour aller dans le hall et dans toutes les salles aux réacteurs. L'alarme gagna toute la centrale et se stoppa au bout d'une minute pour laisser place à une voix de synthèse qui s'écria : « *Alerte noire ! Danger niveau cinq !* » avant que l'alarme reprenne son rôle. Pendant dix minutes, on entendit l'alarme et au bout d'une minute, la voix.

- C'est quoi le niveau cinq ? demanda le jeune.
- Sur une échelle de un à cinq, le un signifie un manque d'isolation, le deux un incendie, le trois une intrusion malsaine, le quatre une fuite de gaz et le cinq une fusion, expliqua le plus vieux. Le cinq, c'est un record !

Le jeune frissonna et j'entendis des voix.

- Il faut évacuer ! lança un pompier sur un ton grave en faisant irruption dans la salle.

La panique prit le dessus. Tout le monde courut les uns sur les autres et je me retrouvai dans le hall

sans avoir fait, volontairement, un pas.

M. Ruchtz s'y trouvait, assis dans les escaliers la tête dans les mains. Je m'assis à côté de lui.

- Je suis désolé, me dit-il, j'aurais dû te croire.
- Ce n'est pas grave, soufflai-je, l'important c'est que maintenant, vous me croyiez.
- Mais maintenant, on va tous mourir !

Je me raidis.

- Tous ? répétai-je.
- Toute la ville va être touchée par l'explosion ou le souffle...

Je me relevai. Il faut que j'aille voir ma femme et mon fils. Quitte à mourir, je veux le faire avec eux.

Je me dirige vers la sortie quand j'entends une explosion. Je vois de la fumée et une nouvelle alarme couvre la précédente. L'explosion gagne les escaliers et emporte Ruchtz et les autres. Je sors et me mets à courir. Je vois derrière moi les camions pompiers et de livraisons êtres projetés en l'air.

Maintenant je peux voir ma demeure et l'explosion est terminée. Mais le souffle ne va pas tarder à se manifester. Je vois mon fils dehors qui regarde le feu de la centrale et ma femme à ses

côtés.

Le souffle arrive ; j'entends des cris en provenance de la centrale Lénine. Je trébuche sur un corps et m'affale. Je tremble et mes mains sont glaciales. Je claque des dents et me mets à pleurer. Je me sent submergé par de la chaleur, de la fraîcheur et de la douleur.

Mon corps est parcouru de milles sensations et le souffle de l'explosion me déchire comme un enfant le ferait avec un dessin raté.

Je me sens voler dans les nuages et durant ma chute, j'entrevois mon fils, à terre, et ma femme à une dizaine de mètres plus loin. Je vois aussi Albert, étendu de tout son long et l'homme aux lunettes. Le voyant. Le responsable. Le passant.

Il dépose une pierre sur le sol en dessous de moi et tire dessus avec un pistolet. Une sorte d'arc-en-ciel violet pousse instantanément et me prend avec lui pour m'emmener quelque part.

Je pense qu'il me mène vers la mort.
